

Des émotions dans l'enquête sociologique

Jean-François Laé

(version préliminaire d'un article paru dans *Représentation sociale*, n°13, 2002)

Résumé

Quel est l'intérêt pour l'enquêteur de prendre comme source d'information les émotions, les silences, les mots souffrants, à peine audible, ou les faits divers en désordre ? Un conseil usuel donné aux enquêteurs consiste à écarter ce mode mineur de la réalité. Or, ce qu'on éprouve lors d'une enquête a une fonction de connaissance. Car éprouver un silence, c'est se tenir à un point d'étouffement de la parole qui agit sur l'événement raconté. Analyser les sentiments et les émotions comme des sédiments sociaux, c'est interpréter les peurs, les incertitudes, l'effroi, les craintes que le sociologue doit prendre en charge. Parce que celui-ci enquête aussi avec son corps, "éprouver" est une source d'intelligibilité.

Pourquoi un homme, une femme nous parlent-ils lorsque l'enquête en milieu populaire nous mènent chez eux, au sein de leur famille, au milieu d'un litige ou d'un tracas avec un fils, le plus souvent à l'intérieur d'une pratique problématique ? Pourquoi sommes-nous régulièrement surpris par les "histoires privées" qui nous sont données, une prise de parole qui s'interroge et prend le sociologue à parti ? Il est gratifiant de penser que cette attention soutenue contribue à une prise de parole dans les milieux populaires, une écoute qui donne une ampleur aux effets de la violence symbolique. Pourtant, celle-ci est toute banale. Elle ne diffère guère de la routine du médecin, du travailleur social, d'un permanent syndical ou de tout autre fonction d'intermédiaire. Nombreux sont les métiers de la vie privée qui, d'une manière ou d'une autre, accèdent à des informations personnelles et engagent à un "examen de soi". Multiples sont les points d'écoute, ces métiers de l'attention aux rôles sociaux troublés, mal tenus ou vulnérables. À cette occasion, des mots déploient les événements "de faible intensité" (P. Veyne) mais suffisamment inquiets pour susciter un dialogue sur "ce qui s'est passé".

Sans doute va-t-on un peu vite lorsqu'on majore à l'excès le rôle du sociologue. Cette rencontre sur "ce qui s'est passé" n'est pas moins une répétition déjà jouée avec d'autres intermédiaires auprès desquels "on se dit" tout en s'informant. De vive voix, les individus racontent comment ils sont saisis par l'événement, puis ils engagent une réflexion sur ce qu'ils vivent. Il ne faut pas se méprendre, dans les milieux populaires aussi, la vie privée est une véritable machine réflexive tendue vers la recherche d'une intelligibilité sociale. Là comme ailleurs, une écoute assidue est toujours une agréable surprise, même si le sociologue aborde les épreuves négatives qui se révèlent douloureuses. On le sollicitera pour écouter une nouvelle série d'histoires : celle de l'enfance ou les tracasseries administratives, le mari qui abuse ou une maladie qui harcèle, le travail harassant ou une économie à la dérive. Faut-il encore relever que ces

histoires offertes (à l'assistante sociale, médecin, syndicaliste ou sociologue) touchent essentiellement à ces noyaux d'angoisse suffisamment mobiles, là où des gains interprétatifs peuvent s'opérer (le baroque de Schwartz¹).

Et c'est là l'enjeu et le prix de toute prise de parole. Les individus attendent un gain réflexif sur ce qu'ils vivent, un meilleur partage entre ce qui relève "de soi" et de ce qui vient du monde du dehors, des forces qu'ils peuvent maîtriser et celles qui les lient "par les cornes". L'enquêteur marche sur ces lieux-frontières : ces flaques du privé où les paroles passent par des silences sur des actes acceptés, tolérés, supportés d'autant plus que le milieu l'accepte. Cette liaison trouble entre l'insupportable et le normal est accentuée encore par l'incertitude d'une quelconque conquête de l'événement. Le silence est coextensif à cette prise impossible sur l'événement. Ou bien l'inverse, la parole explose par une apostrophe: " Et vous, là, avez-vous une solution? "

Ce pourquoi un dialogue peut s'interrompre brusquement. La souffrance se détourne alors de l'événement sans plus savoir comment l'épouser, le faire sien ou l'accuser. La prise de parole est consubstantielle à cette possible conquête: la puissance d'un possible retournement qui pourrait se réaliser. Il n'y a pas de prise de parole sans un imperceptible réagencement de l'existence, une puissance à fleur de l'événement qui le basculerait vers un nouveau " régime de confiance ". Combien de personnes rencontrées par le sociologue sont restées dans le silence ou dans une langue de l'évitement? Aucune enquête ne le dira. Mais on devine que nombreux ont été ces jours. Pudeur, dira-t-on. Sans aucun doute l'intimité exige-t-elle cette protection des zones aux sources du "quant à soi". Mais il s'agit tout autant de la pudeur du chercheur : éviter d'exposer ces choses-là, cette part corporelle et négative, ces émotions bien embarrassantes lorsqu'on ne possède guère de clés interprétatives. Amnésie partielle? Il est heureux que les épreuves puissent être un moment oubliés afin de faire intervenir le temps dans l'espérance d'un lendemain meilleur. Mais elle peut être là aussi à la hauteur de l'entrave communicationnelle du chercheur, cette crainte de marcher sur des œufs ou de briser une réserve. La hantise de l'intrusion, tel est le cauchemar de l'enquêteur qui explique en partie son retrait et ses propres silences. Aussi n'est-il jamais question de tout dire au sociologue, si ce n'est la pointe de l'événement qui pourrait le transfigurer. Sans doute le mot est trop fort : transfiguration, mais il indique ce travail de figuration de soi en train de se faire lorsqu'une prise de parole survient. Dès lors que faire de cette secrète souffrance sans possible, d'autant que la vie privée en recèle à flot ? Que faire avec ces mots qui échouent sur des blancs intensifs, si ce n'est de les prendre en charge ? C'est de ces silences

¹ Pour une analyse de la pertinence du recours au récit biographique, voir O. Schwartz, Le baroque des biographies, Cahiers de philosophie, n°10, 1990.

dont il faut parler tant ils concernent “ ce qu’éprouver veut dire ” du côté du témoin. Non pas évidemment pour céder à une compassion malvenue ou à un voyeurisme suspect, mais pour arrimer les souffrances aux liens concrets qui les portent.

Car de ces silences qui font battre du pied, de ces mains agitées, il est souvent question dans les carnets de notes de l’enquêteur attentif. Ces forces insonores qui cerclent les mots sont souvent abandonnées en fin de parcours, dans l’écriture. Vite délaissées, ces forces insensibles le sont, tant il est admis qu’elles sont des “ données ” qui ne font pas preuve. Éprouver n’est pas prouver dit-on. Et voilà le tour joué d’une préhension impossible. L’enquêteur est pris en otage. Or, il faut soutenir qu’éprouver est une fonction de connaissance. Faut-il le rappeler, voir et entendre sont les principales préhensions de l’enquêteur par lesquelles il écrira. Rien de plus désastreux que de faire silence des silences au nom du respect de l’intimité, ou de laisser celle-ci à la psychologie, comme si la souffrance n’avait point de dehors, un contexte et une norme d’expression. “ La règle du silence, écrit Foucault, la règle du non-dire, est corrélative d’un autre mécanisme, qui est le mécanisme de l’énonciation(...)dans certaines conditions, à l’intérieur d’un certain rituel et auprès d’une certaine personne bien déterminée ”². Tenir d’une même main l’observation, les mots et les silences, c’est travailler sur les modes de production de la souffrance liés à l’histoire de l’individualisme sur son versant négatif.

Parce qu’elle est dite ou non, sur tel ou tel plan, de telle ou telle manière, l’intimité est une matière sociale tant la souffrance est emboîtée dans une gestion des paroles et de la “ publique renommée ” des individus. Éprouver un silence, c’est se tenir à un point d’une gravitation de la parole publique ou familiale. Quelque chose se réalise à travers un événement qui défait l’existence, dont le sujet sait qu’il n’est pas personnel, mais dont les mots ne font pas traction dans les contextes traversés. Il ne reste plus alors que les émotions comme véhicule des ruptures et discontinuités : ces mimiques et ces gestes font signes. Puissance sociale, l’intimité forme ce territoire réflexif ou se mesure les possibles ; elle possède son propre régime de normativité dont les silences font partie.

Prenons l’ensemble des situations stigmatisées à partir de ce que j’ai pu observer, un univers de récits mêlés de blancs et de longs silences. Je ne prendrais qu’un trait qui me semble caractéristique des enclaves sociales, le ton d’une phrase si souvent entendue qu’elle porte réflexion. Le ton de ces histoires nous disent à peu près ceci “ ce qui m’arrive est un fait

² Et M. Foucault de poursuivre : “ Autrement dit, on n’entre pas dans un âge où la chair doit être enfin réduit au silence, mais dans un âge où la chair apparaît comme corrélative d’un système, d’un mécanisme de pouvoir qui comporte une discursivité exhaustive et un silence environnant aménagé autour de cet aveu obligatoire et permanent (...) Le silence, le non-dire est un adjuvant nécessaire à la règle, tout à fait positive, de l’énonciation. La chair est ce qu’on nomme, la chair est ce dont on parle, la chair est ce qu’on dit.” (189, Les anormaux)

divers, un presque rien, et je suis à peine concerné : cela arrive à d'autres ». Le ton semble très détaché par son uniformité (la psychiatrie parle alors d'absence d'émotion, avec pour horizon l'athymhormie et la catatonie). Or, raconter un événement "comme si ça appartenait à quelqu'un d'autre", c'est opérer une désaffection sociale dans un univers où l'on exige fermement que la souffrance soit maîtrisée. Parvenir à des paroles de silence, c'est parvenir à un monologue, sans être contraint de dialoguer; par une simple flexion de l'intonation, l'auditeur est éloigné afin de s'accorder un aparté " pour soi ".

Cette petite intensité de ce qui ne peut être ouvertement dit est tout aussi significative que le tumulte du récit. Déchaussés les uns des autres, les mots se distribuent autrement dans les tiroirs seconds du sens. Dans les creux des histoires stigmatisées, combien de silences ont-ils pu réaliser de déplacements réflexifs? Combien de pénombres hantent les hommes qui parlent de leurs gestes d'ivresse, cet art des lieux et des bons moments, la jouissance de la dissimulation, le plaisir de faire "comme si de rien n'était". Le désir de boire est lui aussi une matière sociale (versus la figure du père de la psychanalyse). Boire "comme si de rien n'était", comme une manière de ruser avec la norme familiale ou professionnelle, une subtile combinaison qui amortie les contraintes. Et le savoir des femmes sur cet écart est sans commune mesure avec celui des intermédiaires, sociologues inclus.

C'est pourquoi la souffrance sociale se déploie autant sur ce versant narratif des possibles que sur le versant du silence qui murmure. Lorsqu'une part "du soi" est en abîme -ce que je rencontre une fois sur trois dans l'enquête sur le " bien boire, trop boire"-, les mots roulent sur le bas-côté. Toujours en fragment, à travers une situation "qui n'appartient à personne", l'événement se penche par une fenêtre, au pied de son propre territoire, et provoque une brutale onde d'air. "De tout ce qui m'arrive, le pire, c'est que cela ne fait plus d'effet...". C'est dans cette dureté qu'il faut comprendre tout autre chose : ce qui arrive ne permet plus de respirer: "de l'air, ou j'étouffe!". Cette désaffection de l'événement est une façon de dire qu'il ne lui appartient pas afin de souffler³. Et ne croyons surtout pas à une quelconque indifférence. Bien moins encore à une belle anomie, ce

³ Les biographies écrites par ces jeunes criminels, dans *Le livre des coupables*, présentées et publiées par Philippe Artières (Albin Michel, 2000), atteignent un très haut degré de désaffection. Les événements racontés le sont comme des "faits divers", non point de grands événements mais comme des poussières de hasards quelconques. C'est pourquoi leurs écrits sont moins des biographies que des récits d'événements dispersifs, ils appartiennent qu'à moitié à celui à qui ça arrive. Parce qu'ils se trouvaient en ce lieu à tel moment, telle minute, leur vie va lentement basculer vers le crime. Les situations se forment par une mauvaise rencontre, un chemin nocturne fait d'infortune, un plan désastreux dressé comme au hasard. Les événements sont coïncidence et péripétie d'occasion.

concept qui n'est autre qu'un déni d'une incroyable surdité, une version sociologique et non moins conventionnelle de la catatonie. Bien au contraire, c'est un vrai travail de non-appartenance à la situation qui s'effectue, une activité sociale de dégagement propre à la souffrance sociale. On agit en quelque sorte sur l'événement en le d senivrant. Sur une carte des faibles intensités, un peu en arrière des mots, on peut ombrer cette zone de marche des incertitudes, étouffements, craintes, émotions qui fait frémir l'interprétation que le sociologue doit prendre en charge. Dans cette zone arrière où l'événement négatif fait souffrir, on ne trouve plus de personnage central dans le récit, plus guère d'unité d'un soi biographique, tant il est clivé par des tourbillons, conflits, incidents ou ruptures. Le "soi" slalom entre des événements discontinus. "Le narrateur est ici un sujet aux prises avec une histoire qu'il ne parvient pas à faire sienne" (177, *Le baroque*, Schwartz).

Combien d'événements nous ont été racontés comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre, comme s'il devait nécessairement appartenir "autant à un autre qu'à soi". Redisons-le, cet effort inouï pour se défaire d'un drame qui survient n'est pas seulement un procès psychologique. C'est un procédé pour désaffecter l'événement, dans l'espérance de le manier plus tard avec aisance, afin de parvenir à manœuvrer ses intrigantes figures. "Comme d'un autre" est une puissance de d subjectivation qui interroge les contraintes sociales. Et l'on se trompe à n'y voir là qu'un pathos ruisselant et de l'abandonner à la psychologie.

Cette histoire est une partie de la vie de chacun de nous. Tout le monde ou presque tous pourront peut-être se reconnaître. Surtout ceux qui ont vécu cette sorte de vie qu'est la mienne. Les hauts et les bas, tout le monde les connaît ou presque tous, mais on peut dire qu'on les a connus au moins une fois, même sans vouloir s'en vanter. Les riches comme les moins riches. Ne parlons pas des pauvres pour qui c'est un train train habituel⁴.

Robert Lefort introduit son récit par cette note qui happe la vie des autres dans ses propres bas. En affirmant que cette histoire est une partie de la vie de chacun d'entre nous, Lefort d singularise les événements qui vont suivre, faire qu'ils n'appartiennent pas moins au lecteur. L'événement se pose sur lui sans pour autant se planter définitivement, comme d'un extérieur étalé sur des intérieurs anonymes dont nous ferions partie. Comme bien des ouvriers que nous avons rencontrés, Lefort est un bon sociologue. Sa vie n'est ni personnelle ni privée, puisque ce qui lui arrive ne nous arrive pas moins, et d'autant plus souvent si l'on est pauvre. Pas de différences revendiquées, ni de "propre à soi", ces événements-là appartiennent "  moitié à celui par qui ils arrivent", tant il sait combien la

⁴ C'est la première phrase écrite par Robert Lefort, *Fracture sociale*, Desclée de Brouwer, 2000 (avec A. Farge).

répétition du négatif est partagée par une communauté de destin. Dans ce “ train train habituel ” mis en destin, se tient l’homme célibataire sans travail que Robert a rencontré tant de fois, ces hommes sans attaches familiales et inemployés, une communauté silencieuse qui croise la route des célibataires hébergés en foyer, ceux qui sortent des institutions médico-légales, fréquentent les portes de l’assistance ou la banque du Rmi.

Toulouse. Le 5-7-98.

Chers tous, j’espère avant tout que vous allez bien. Ici le temps est beau et chaud. Moi pour l’instant, tout va à peu près bien, je suis toujours sans emploi. Je sais pas pourquoi mais rien ne va bien. J’ai même écrit à la mairie pour un emploi. Maintenant si j’ai pas de réponse avant au moins le quinze juillet, ça voudra dire que tout les photocopies que j’aurais fait n’aurait servie à rien. Heureusement les 10 photocopies me coute que 1,50 f. Mais j’ens n’est bien fait en tout une vingtaine de chaque. C’est fou se qui faut comme papier administratif pour un seul emploi. Et comme je coure plusieurs lièvre à la fois. Tout à l’heure je vais recevoir des réponse positives de tout les côtés et je saurais plus ou allez. Sinon la santé va a peut près bien. J’ai rendez vous avec le médecin le 6 juillet. J’espère bien refaire une nouvelle analyse de sang de manière à voir si le traitement a fait son effet, bien que je resens toujours quelque anomalie. Il faudrait d’alleur que je lui en parle, j’ai d’alleur peur que c’est pas trop normal. Tu trouveras une photocopie, pour le cas ou j’aurais un problème. Il vaut mieux assuré. Je te joint une aussi pour Ginette. Tu seras surement mieux placé pour lui donné car j’ai pas du tout de c’est nouvelle. Je finirait par croire qu’elle habite plus chez sa copine . Comme tu peut voir, je n’est nommé que toi, Claudine et Ginette car il me semble que dans la famille, vous êtes que trois a être intéressé par ça. Surtout vous battez pas pour partagé. Un prend le cadre a maman, l’autre les cadres à papa, et l’autre ma collection de livres qu’on ma offert, elle est très belle, et mon diplôme. Mais enfin je suis pas encore mort. On tue pas comme ça une mauvaise graine comme moi . Enfin je vous quitte très grosse bise à tous. Très grosse bises à tous. Robert.

Certains événements qu’il raconte sur un ton impersonnel ne le sont que par cette dimension partagée, sans toutefois les dépersonnaliser, tant il

cherche à séparer ce qui lui appartient ou non. Sous l'air d'un "fait divers", cette posture permet de laisser planer le sens des choses, une incertitude sur son propre pouvoir d'infléchir son cours. Un fait divers n'a pas d'autre issue que d'être raconté comme en suspension, puisqu'il n'appartient pas à celui par qui il arrive et qu'il se dit sous le modèle de l'accident. C'est aussi que l'événement ne peut se déplier que par du narratif pour s'étendre sur des couches multiples de sens. Il est sans cesse remanié par les individus eux-mêmes. Si les structures - le pain du sociologue- supposent de l'analytique, des constantes ou des régularités dans le temps, l'événement raconté est au contraire dans la dispersion et des jets d'émotions.

C'est pourquoi nous n'avons jamais particulièrement mené ou construit des biographies, ni même des récits de vie, mais plutôt des récits de pratiques traversés par des perceptions et des pensées, des désirs et des croyances qui préhendent le réel. Rien à voir avec toute idée de totalité. Point de "propre" tant les événements dilatent les rôles et les sentiments. Les narrations de pratiques sont des décompositions du sujet au sens fort, des brouillons d'où l'on extrait des engagements, une topographie des silences, une configuration des sentiments qui donnent à voir une condition ou un sens. L'on visite des lieux et des univers mobiles, des situations et des émotions sous l'air du hasard qui autorisent une parole nomade et instable. Habiter des événements, c'est parcourir les discordances et les ambivalences "comme d'un autre". Comment en serait-il autrement lorsque le corps et l'esprit ont été violemment frappés? Une sociologie de "la vie privée" ne vise pas un bios central, la flamme d'un "soi" hypertrophiée, mais plutôt un socius, tant la souffrance possède ses énoncés et son régime de paroles liés aux discours qui l'accompagnent (pour la dénier ou l'héroïser, la plaindre ou l'individualiser). Or, ces lieux-frontières n'ont rien de privé. Quand bien même un extérieur s'étalerait à l'intérieur d'un comportement ou d'une pratique, Il n'y a guère d'incorporation mécanique tant les récits nous montrent une puissance de non-appartenance à ce qui s'est passé, non pas encore une indifférence, mais une auto-réflexion qui manipule la position subjective et qui sur elle agit.

*

Percevoir pour savoir

Si donc on veut bien entendre la vie non organique des événements et la vie non psychologique du privé, la question se pose alors de savoir s'il ne faut pas valider entre la parole et l'observation ce sens que l'on peut

appeler la perception. Entre ces deux petites ouvertures au monde -l'oeil et l'oreille- quel statut donner à ces choses inaperçues mais senties comme ces plages murmurantes de silence? On sait que l'opération scientifique est un geste qui écarte les "mauvais détails", les déchets et tout ce qui obstrue l'analyse⁵. Si voir et entendre appartiennent à un monde sensible dispersé, l'écriture relève de l'homogénéité du conceptuel : telle est la grande déchirure du sociologue. Percevoir et écrire sont des sphères en lutte et en écarts perpétuels. Parce que le sociologue enquête aussi avec son corps, violente est la crevasse lorsqu'il prendra la plume. La question n'est pas une objection envers les concepts, mais une position méthodologie sur ce qu'enquêter veut dire. Elle permet entre autre de mesurer toute la différence avec l'historien debout devant son archive écrite. Bien que celui-ci exerce son corps dans sa lecture, il peut entièrement maîtriser ce corps à corps en relevant la tête. Il n'en va pas de même dans l'enquête. Des choses arrivent -silences, regards, poses, saut de mots, replis-, autant d'éléments peu formels qui surviennent sans ordre. Toute enquête est chargée de degrés d'affections, une vision du proche sous un mode perceptif, une façon de connaître immanente aux perceptions. L'enquêteur se trouve porté par des émotions -surprises, chocs, affects-, qui exercent une force constante dans l'intelligibilité qui suivra.

"Être frappé par" est donc le régime ordinaire de l'enquête, lorsque l'attention est happée par une intensité que l'on ne soupçonnait pas. C'est pour cette raison que les notes d'observation peuvent prêter à caution, on peut les discuter et émettre des doutes tant bouillonne la marmite interprétative pour les individus eux-mêmes. À quoi s'ajoute un "travail sur soi" attendu du sociologue. Une posture non loin du dépouillement mental afin de se maintenir en sous-interprétation comme en apnée⁶. Si donc il ne s'agit nullement de faire l'apologie du sentir spontané, ou du non-dit, cela suppose d'avancer une conception de cette approche de "la vie privée" comme matière sociale.

La méprise nous guette lorsque l'on parle des silences sournoisement fixés sur l'individu. Pourtant cet ensemble de références sur "ce qui ne se dit pas", le lot commun des enquêtes sur la vie privée, n'est pas un isolat caractéristique de la vie privée. Cette conception courante est désastreuse. Elle tente d'accréditer l'idée que seule les choses "propre à soi" seraient l'objet de petits secrets. Or, mille choses publiques sont pleines de silence. De l'un à l'autre, ce qui ne se dit pas est dans un rapport à ce qui

⁵ Albert Piette, *Les détails de l'action*, Enquête, 6, 1998.

⁶ "L'entretien peut être considéré comme une forme *d'exercice spirituel*, visant à obtenir, par *l'oubli de soi*, une véritable *conversion du regard* que nous portons sur les autres dans les circonstances ordinaires de la vie p. 913-914, P.,Bourdieu, *La misère du monde*, Seuil, 1993.

se dit, par une intensification de certains savoirs pratiques, une proximité avec certains noyaux de résistance comme la sexualité, une intensification des formes de sociabilité dans les divorces par exemple, ou le maintien d'une dissimulation du suicide d'un proche. Les notations équivoques (confuses ou mystérieuses) ne sont pas propres au privé. Les choses dites intimes -comme les sentiments eu égard à l'enfance, au conjoint, à la domesticité, à la bouteille, au loisir-, ne le sont que dans leur relation aux choses dites publiques. Parce qu'on a un corps, un champ privé cours dans la vie publique (bienséance, fâcherie, amitié).

De sorte que le " travail sur soi " de l'enquêteur consiste à prendre ce plus privé comme un étage d'une dimension publique. L'événement immédiat, un temps familial, un temps professionnel, le temps d'une activité sociale sont des étages qui communiquent. Dans cette mesure, il faut concevoir les sentiments comme des complexes possédant un caractère configurant, par leur capacité à retenir des sentiments partagés, comme des cadres d'interprétation des pratiques sociales. Parce qu'ils coexistent dans une sphère publique d'apparition (H. Arendt), les sentiments sociaux transportés dans l'enquête sont à concevoir comme des sédiments-sentiments⁷. Analyser les sentiments comme un sédiment qui se dépose lentement entre les sujets et la société, c'est analyser le sentiment comme une posture sociale, un bloc de significations, un complexe qui agit sur l'événement même.

Considérer une sociologie de la vie privée en ces termes modifie singulièrement la posture du sociologue qui enquête. Il ne s'agit plus de prendre l'événement raconté comme une simple " représentation sociale " ou l'effet d'une solide détermination, mais quelque chose qui passe par des perceptions, résiste et incite à l'attention envers la mobilité des événements. Redisons-le, les émotions mettent dans une certaine disposition les choses et les événements. Elles possèdent une capacité de l'affecter. Voilà l'objet réel des récits qu'on nous donne. Soit tout le contraire d'une détermination qui l'organiserait⁸. À quoi servent de construire des architectures conceptuelles qui se rapportent si peu aux perceptions? Si l'on enseigne en sociologie qu'il ne faut pas être trompé par ses perceptions (émotions, sentiments), ce pourquoi les concepts sont des ratios pour enrayer le mensonge, et grâce auxquelles on ne se trompe pas, on comprend mieux le peu de place accordée aux enquêtes de terrain

⁷ Le sédiment est un dépôt de matière marine, terrestre, fluviale, lacustre, glaciaire qui se fait sur une longue durée.

⁸ "Le travail d'interprétation est inséparable de la perception elle-même" écrit Marc Bloch à propos des fausses nouvelles qui se propageaient durant la première guerre mondiale. p. 47, *Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Allia. 1999.

sur ce qu'il est convenu d'appeler " la vie privée ". On voit surtout cette opposition entre les intensités du corps et les ratios du laboratoire, la langue maîtrisée d'une sur-cohérence conventionnelle exigée au profit de l'intelligibilité, avec pour corollaire une reddition des choses perçues.

Mes conclusions d'enquête vont dans ce sens, entre l'approche d'un monde sensible et le monde des idées, il ne s'agit pas d'un simple face à face mais d'une différence irréductible entre les forces émotionnelles et le langage de la maîtrise⁹. Alors que l'observation vise à évacuer au mieux l'élément causal, la conceptualisation vise à repousser l'expérience immédiate en empoignant l'élément causal¹⁰.

Ce qui fait problème, c'est cette grande évacuation réciproque.

Congédier la place et le statut de la perception durant toute enquête revient à supprimer tout le mouvement de préhension du sens. Or, que fait-on d'autre que de flotter sur le courant réflexif donné dans les récits, ces instants où les sentiments s'amplifient et se déplacent. "De tout ce qui m'arrive, le pire, c'est que cela ne fait plus d'effet...". Ce qui ne me fait plus d'effet est un courant de sens qui mutualise les convictions, se propage et s'amplifie dans un bouillon d'échanges¹¹. Et l'on se méprendrait à penser que la perception se tient dans un état sauvage et sans ordre. Elle avance dans l'ordre de l'instantanéité, du surgissement d'une émotion qui se présente en image sensible, une force qui pousse à penser. Son registre est de l'ordre de la présentation (et non de la représentation). La modalité de la perception, c'est l'éclair dans un champ actif d'attention, une occasion occasionnelle, dirait Whitehead, prise dans une trame possible de rapports à d'autres composantes¹². L'ordre de la présentation, c'est la dimension publique d'une préhension, l'affect dans un espace réflexif. Une méthodologie intégrant les perceptions s'attache alors à situer ces moments intensifs dans milieu (une cuisine ou une tranchée), sur une ligne coextensive à ce sens partagé (un présent stigmatisé ou ascendant), dans

⁹ Cassirer, *Essai sur l'homme*, Paris, Minuit, 1975. p.49 " Il faut distinguer les divers strates géologiques du langage. Le langage des émotions constitue sans aucun doute la première et la plus fondamentale de ces strates: la fureur, la terreur, le désespoir, le chagrin, la prière, le désir, la gaieté, le plaisir."

¹⁰ Alfred North Whitehead, *La fonction de la raison et autres essais*, Payot, 1969.

¹¹ Cette question surplombe de part en part "L'argent des pauvres" (Seuil, 1985) et "Travailler au noir" (Métailié, 1989) qui s'efforcent d'exposer des récits, posent justement la question du passage du "récit" vers une abstraction plus importante, en prenant garde de ne pas "vider" la narration de sa force analytique.

¹² A.N. Whitehead. op. cit. p.95 Une trame possible. " Le passage de cette virtualité à l'unité réelle constitue le fait concret actuel, l'acte de l'expérience. Mais, au cours de ce passage, peuvent se produire des inhibitions, des intensifications, des déviations ou des concentrations de l'attention, et des émotions."

une mémoire où le temps imprime son rythme propre (ce qui est appris ou retransmis).

De la narration à la nouvelle.

J'arrive enfin à la question de la prise en charge des perceptions de l'enquête dans l'écriture. Si l'analyse est une épure indispensable pour donner une intelligibilité aux choses vues, maîtriser les conditions et les mécanismes sociaux qui s'y exercent, cette dissection nécessaire abandonne simultanément " le tragique " et s'interdit d'apercevoir la part des sentiments qui portent les mots. Nous avons nous mêmes (avec Numa. Murard) évacués combien de perceptions embarrassées et embarrassantes, des choses cruelles ou violentes, cette part d'observation qui fait mal au ventre et qu'il est préférable d'oublier. Cette fois, l'amnésie était de notre côté. Inscrits dans le cahier journalier, ces passages observés étaient abandonnés sous prétexte de notre impuissance. Ou bien ils étaient écartés au nom d'un risque, celui d'écraser les individus dans les tyrannies de l'intimité, une version des " mauvais détails " qui pourraient nuire aux individus.

C'est pourquoi dix ans après l'enquête qui a donné " L'argent des pauvres ", nous sommes retournés à la lecture de notre cahier journalier, à ces " mauvais détails " et aux débris informatifs, ces gestes impertinents pour l'analyse. Autant dire le continent noir de nos malaises et de nos interdits, de ces discussions où il n'était pas souhaitable de léser ou de discréditer plus encore une population qui l'était déjà. Conséquence ultime pour l'écriture : il nous a fallu trouver un mode d'exposition de nos perceptions¹³. Et si ces " détails " mis bout à bout donnaient une autre interprétations ? Mettre à vue ces récits pour nous a consisté à construire des "nouvelles". Il nous a semblé qu'elles offraient cette possibilité de produire une vue instantanée, une teneur sensible liée à un univers collectif d'interprétation¹⁴. Engagée dans le mouvement narratif, la "nouvelle" possède cette puissance d'effraction du perceptif. Mais ce procédé serait-il une capitulation devant les concepts? Je ne le crois pas pour les raisons plus haut soutenues. Une narration construite par le sociologue permet ce travail de couture entre les sentiments-sédiments et les interprétations possibles. En s'assurant de l'existence d'événements

¹³ " Organiser les témoignages en vue d'obtenir du lecteur qu'il leur accorde un regard aussi compréhensif que celui que les exigences de la méthode scientifique nous imposent, et nous permettent de leur accorder(...) Présenter différentes " études de cas " comme des sortes de petites nouvelles. " P. Bourdieu, p. 7, *La misère du monde*. Le Seuil, 1993.

¹⁴ *Les récits du malheur*, Descartes et Cie, 1995 (avec N. Murard).

constants, typiques, expressifs d'une situation, la forme "nouvelle" réalise une résonance pour l'entendement et la sensibilité du lecteur¹⁵.

Il en a été de même dans l'écriture, avec Arlette Farge, de *Fracture sociale*. Notre réaction a été justement de "laisser vivre" au plus loin l'autobiographie de Robert Lefort. Jusque dans les flaques de ses oublis et ses silences, nous avons tenu ses mots "à bout portant" jusqu'au lecteur. On ne s'en excusera guère. Notre responsabilité à l'égard de son histoire nous a incité à soutenir les séquences les plus singulières de sa vie tout en les rattachant à l'arrière-fond d'un savoir social. Certes ses propres mots donnent cette insistance, une frappe de sens assurément, mais le risque de déni est si fort qu'il a fallu donner les systèmes de contraintes où il a été amené à vivre et à s'écrire. Il a fallu exhumer les mains courantes des centres d'hébergements pour comprendre la consternation, les gestes compassionnels et dérisoires dans lesquels s'inscrivent ces paroles. Il a fallu procurer les cadres par lesquels il a été amené à s'observer lui-même, à se déchiffrer et à se reconnaître comme *exempla* "qui pourrait servir à d'autres". Il a fallu en somme déterminer comment Lefort s'est problématisé comme expérience à connaître, par quel découpage de ce qu'il pouvait dire, son mode de subjectivation pour une connaissance possible. Mode d'agir et de penser à la fois, cette autobiographie donne quelques clés sur ses manières plus ou moins réglées de concevoir le travail, sa famille plus ou moins réfléchie, ces jours entendues comme des petits bonheurs ou des tremblements maladifs. Cette "écriture de soi" appelait des réflexions sur les cadres très riches des pratiques de soi, tant au XVIIIe siècle que de nos jours. Les jets de réalité vécus par R. Lefort ne se livre pas par transparence : un monde sensible gît sous les mots. Une dynamique émotionnelle galope le long des mots, entre les signes surgissent des écarts, les attentes sans cesse s'entrechoquent. Il faut en tirer les conséquences : raconter, décrire, exposer des impressions, c'est d'abord actualiser délibérément la dramatisation des perceptions. "Mettre en vue" des émotions, c'est une façon immédiate d'exposer des intensités. Cette dramatisation vise à étendre des indices de la réalité non sue, avant que les concepts opèrent, suivant l'expression de W. James, leur activité d'autopsie¹⁶. Ainsi, au lieu de s'en tenir aux silhouettes théoriques comme d'une épure, les "détails intensifs" retrouvent-ils une place : celle des dynamiques émotionnelles.

¹⁵ "La quotidienneté, ce sont des faits menus qui se marquent à peine dans le temps et dans l'espace (...) Quand vous rétrécissez le temps observé à des fractions menues, vous avez ou l'événement ou le fait divers; l'événement se veut, se croit unique; le fait divers se répète et, se répétant, devient généralité ou mieux structure." p.13, F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, tome 1, Paris, Armand Colin, 1980.

¹⁶ William James, *Introduction à la philosophie, essai sur quelques problèmes métaphysiques*, Paris, Rivière, 1914.

